

CONCEIÇÃO EVARISTO

par Conceição Evaristo¹

Je suis fille de l'état du Minas Gerais, fille de cette ville où je me tiens devant vous aujourd'hui. D'après mon acte de naissance, je suis née le 29 novembre 1946. Cette information a dû être fournie par ma mère, Joana Josefina Evaristo, lorsqu'elle a déclaré ma naissance, donc je pense qu'elle est authentique. Maman, aujourd'hui âgée de 85 ans, n'a jamais menti. Je suppose également qu'elle a dû faire seule cette déclaration, en possession du document de la Sainte Maison de la Miséricorde de Belo Horizonte. Une attestation indiquant la naissance d'un bébé de sexe féminin de couleur brune², fille de madame ... – ma mère. J'ai gardé pendant longtemps cet acte de naissance avec moi. Cette « couleur brune » m'a toujours impressionnée, depuis toute petite. Quelle était cette couleur qui m'appartenait ? Question sans réponse. Mais je savais – oui, j'ai toujours su que je suis Noire.

Quant au fait d'être allée seule, ou plutôt en solitaire, à la mairie pour me déclarer, c'est une déduction que je tire à partir de quelques faits relatifs à la vie de mon père. D'ailleurs, de mon père, je ne sais que peu, très peu.

En revanche, j'en sais plus sur celui que je considère comme mon vrai père. Je connais son nom complet,

1 Discours prononcé lors d'un colloque de littérature (université UFMG, Belo Horizonte, Minas Gerais, mai 2009).

2 L'adjectif « brun(e) », *pardô(a)*, est souvent utilisé au Brésil pour décrire la couleur d'une personne et éviter l'adjectif « noir ». La couleur de peau est indiquée sur les documents d'identité brésiliens.

Titre original *Ponciá Viência* © Conceição Evaristo, 2003.

© Éditions Anacaona, 2015, pour la traduction française.

Le traducteur Patrick Louis remercie particulièrement Mimi Plé pour sa relecture, ses suggestions et ses encouragements.

© André Diniz, 2013, pour l'illustration de couverture.

© Droits réservés, pour les autres illustrations.

Couverture et maquette intérieure : Catherine Lesnes

ISBN : 978-2-918799-75-7

Anibal Vitorino, et sa profession, maçon. Quand mon beau-père Anibal est arrivé dans nos vies, ma mère élevait seule ses quatre filles. Maria-Inês Evaristo, Maria-Angélica Evaristo, Maria da Conceição Evaristo et Maria de Lourdes Evaristo. Tendre époque... Ma mère fut pour moi l'une des choses les plus douces de mon enfance. Son bonheur était ce qui comptait le plus pour moi. Désespoir, culpabilité et impuissance m'assaillaient lorsque je la voyais souffrir. Maman pleurait beaucoup autrefois, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui – elle coule une vieillesse tranquille, aux côtés de mon beau-père. Après ses quatre filles, maman a donné naissance à cinq garçons, mes frères, fils de mon beau-père.

L'absence de père fut quelque peu allégée par la présence de mon beau-père. Mais ce sont mes deux mères qui contribuèrent réellement à atténuer le vide paternel. À sept ans, je suis allée vivre chez la sœur aînée de maman, tante Maria-Filomena da Silva, mariée à Antonio João da Silva, oncle Toto, deux fois veuf. Ils n'avaient pas d'enfants. Je suis allée vivre chez eux pour que ma mère ait une bouche de moins à nourrir. Ils étaient moins nécessiteux. Oncle Toto était maçon et tante Lia blanchisseuse, comme ma mère. Les conditions de vie un peu meilleures dont je jouis chez eux me donnèrent la possibilité d'étudier. Mes sœurs, elles, affrontèrent de plus grandes difficultés.

Mère blanchisseuse, tante blanchisseuse... Des femmes redoutablement efficaces pour réaliser toutes les tâches domestiques. Cuisiner, ranger, repasser, élever les enfants...

Depuis toute petite, j'ai appris à prendre soin du corps de l'autre.

C'est à huit ans que j'obtins mon premier emploi domestique – le premier d'une longue série. Je travaillais chez mes patronnes. J'accompagnais mes frères, mes sœurs et les enfants des voisins à l'école. J'aidais tout ce petit monde aux devoirs – empochant par la même occasion quelques sous. Je prêtai main forte à ma mère et à ma tante ; j'allais chercher les paquets de linge sale, je lavais le tout, et ramenaï les balluchons chez les patronnes. J'ai même échangé avec certains professeurs des heures de tâches ménagères contre des cours particuliers, leur attention à l'école et surtout des livres – toujours didactiques – pour moi, mes sœurs et mes frères.

Gagner un peu d'argent avec les restes des riches que nous ramassions dans les poubelles fut aussi un mode de survie que nous avons expérimenté.

Quand *Quarto de despejo* [Le Dépotoir], le journal de Maria Carolina de Jésus, fut publié en 1960, causant un vif émoi chez les lecteurs des classes favorisées brésiliennes, nous nous identifîames immédiatement à l'auteur. Comme Carolina Maria de Jesus dans les rues de São Paulo, nous connaissions dans celles de Belo Horizonte l'odeur et la saveur des poubelles, mais aussi le plaisir que les restes des riches pouvaient procurer. Manquant des choses essentielles au quotidien, les excédents des uns – presque toujours construits sur la misère des autres – revenaient humblement entre nos mains. Les restes.

Ma mère lut le journal de Carolina Maria de Jesus, et décida, quelques années plus tard, d'écrire le sien. Je conserve ces écrits avec moi afin de prouver un jour que Carolina Maria de Jésus, *favelada* de Canindé, quartier nord de São Paulo, a créé une tradition littéraire. Une autre *favelada* de Belo Horizonte a suivi le chemin de l'écriture initiée par Carolina et a écrit, elle aussi sous la forme d'un journal, la misère du quotidien qu'elle affrontait.

Dans notre famille, nous avons tous étudié à l'école publique. Ma mère nous a toujours poussés à lire, et nous inscrivit à l'école Bueno Brandão puis au collège Barão do Rio Branco, deux établissements publics qui recevaient majoritairement des enfants de la classe favorisée de Belo Horizonte. Elle choisit de nous inscrire dans ces écoles distantes de notre domicile bien qu'il en existe de plus proches, car à cette époque déjà, l'enseignement dispensé dans les communautés défavorisées était de piètre qualité.

C'est dans un contexte scolaire marqué par des pratiques pédagogiques tantôt excellentes, tantôt exécrables que je découvris avec plus d'intensité notre condition de Noir et de pauvre.

À l'école primaire, j'ai fait l'expérience physique de l'apartheid scolaire. L'immeuble avait deux étages. À l'étage supérieur, les classes des plus avancés, celles des élèves qui recevaient des médailles, qui ne redoublaient pas, qui chantaient et dansaient dans les fêtes, des filles qui couronnaient la Sainte Vierge lors des cérémonies.

J'ai vécu toutes les années de mon primaire en souhaitant être élève de l'une des salles de l'étage supérieur. Mais mes sœurs, mes frères, tous les élèves pauvres, et moi, étions toujours confinés dans celles du sous-sol. Les sous-sols de l'école, les cales des bateaux. Cependant, je fus admise en CMI – pour ma plus grande joie – à l'étage supérieur. Ce qui déplut à certains professeurs. Moi, qui m'obstinais à poser des questions, à participer aux chorales, aux concours de lecture et de rédaction sans y être jamais invitée, je gênais. Mais je conquis aussi la sympathie de nombreux enseignants.

J'étais agitée, bagarreuse, questionneuse... Sans compter la constante vigilance de ma mère pour tout ce qui avait trait à l'école. Présente à toutes les réunions – même si elle haïssait le silence imposé aux mères pauvres – elle ne manquait pas une occasion de s'exprimer.

À la fin de mon primaire, en 1958, j'ai reçu mon premier prix de littérature en gagnant un concours de rédaction qui avait pour intitulé : « Pourquoi je suis fière d'être Brésilienne ». Sur la qualité de la rédaction, il y eut consensus ; sur l'attribution du prix, il y eut des divergences. J'étais loin d'être une élève exemplaire. On attendait d'une petite fille Noire et pauvre et de sa famille une certaine passivité. Ce n'était pas le cas. Les membres de ma famille avaient une conscience, même diffuse, de leur condition de Noirs, de pauvres et de *favelados*.

Jusqu'à mes dix ou onze ans, un oncle maternel, Osvaldo Catarino Evaristo, vécut avec nous, dans une

petite chambre à part. Il avait servi la patrie, lutté en Italie pendant la Seconde Guerre mondiale. À son retour au Brésil, il occupa un emploi subalterne au ministère de l'Éducation. Avec le temps, il étudia, développant un don pour la poésie, le dessin, les arts plastiques. Il fut surtout un éternel questionneur de la condition du Noir brésilien. Je lui dois mes premières leçons de négritude.

Après le primaire, je suis entrée au collège mais mes études ont été interrompues à diverses reprises.

À partir de dix-sept ans, j'ai commencé à participer intensément aux discussions relatives à la réalité sociale brésilienne. C'est à cette époque que je rejoignis la Jeunesse Ouvrière Catholique (JOC) qui, comme d'autres mouvements catholiques, encourageait l'Église à prendre position. Les questions ethniques n'entrèrent objectivement dans mes réflexions qu'à partir des années 1970, quand je suis partie à Rio de Janeiro.

J'ai achevé l'École Normale dans l'état de Minas Gerais en 1971. Période particulièrement difficile pour ma famille et beaucoup d'autres qui subissaient de plein fouet le plan de « défavélisation » de la ville. Ils nous envoyaient vivre en périphérie. En nous éloignant du centre de Belo Horizonte, nous ne gagnions rien, à part une plus grande pauvreté.

En 1973, j'ai réussi le concours d'institutrice de l'état de Rio de Janeiro. Alors, mon diplôme d'institutrice en poche, sans possibilité de donner des cours à Belo Horizonte, je suis partie avec ma petite valise à Rio de Janeiro.

À cette époque, initier une carrière dans l'enseignement dépendait d'une recommandation – que j'obtins, même si nos relations avec les familles importantes de Belo Horizonte étaient marquées du sceau de la subalternité. J'aime dire que mon rapport à la littérature a commencé dans les arrières-cuisines des riches. Ma mère, mes tantes et mes cousines travaillèrent chez plusieurs grands écrivains du Minas Gerais ou leurs familles. Est-ce à dire que la destinée de la littérature me poursuit...

Je ne suis pas née entourée de livres, j'insiste. C'est dans le temps et l'espace que j'ai appris depuis l'enfance à cueillir les mots. Notre maison était dénuée de biens matériels mais habitée par les mots. Ma mère et ma tante étaient de grandes conteuses, mon vieil oncle était un grand conteur, nos voisins et amis contaient et racontaient des histoires. Chez nous, tout était raconté, tout était motif de prose-poésie. Mais c'est également au sein de ma famille que le monde de la lecture, celui du mot écrit, me furent présentés. Majoritairement semi-analphabète, tout mon entourage était néanmoins séduit par la lecture et l'écriture. Nous avions toujours à la maison des vieux livres, des vieilles revues, des journaux. Je me souviens de nos nuits de lecture, où ma mère ou ma tante feuilletaient avec nous les pages imprimées et les « traduisaient ». En grandissant, j'inversai les rôles et fis moi-même la lecture pour tous.

Vers onze ans, je reçus un cadeau merveilleux : une bibliothèque entière – la bibliothèque publique. L'une de mes tantes était devenue femme de ménage de cette

maison-trésor, place de la Liberté. La bibliothèque est devenue mon domicile, le lieu où chercher toutes mes réponses...

À la maison, nous écrivions beaucoup – des billets, des histoires familiales, des prières...

À l'école, j'adorais les rédactions du type : « Le lieu de vos vacances », « Une promenade dans la ferme de mon oncle », ou encore « Ma fête d'anniversaire ». La limitation de l'espace physique et la pauvreté économique dans laquelle nous vivions trouvaient une compensation dans une fiction innocente, unique moyen dont je disposais pour vivre mes rêves. Si à cette époque je n'avais aucune possibilité concrète de rompre la répétition des schémas sociaux que la vie nous imposait, rien ne venait cependant freiner mes désirs.

Dotée d'un espoir tenace et d'un savoir précoce, la petite fille que j'étais savait que la vie ne pouvait se limiter au peu qu'elle nous offrait. Si mon enfance pauvre, très pauvre, me faisait mal, je ne saurais pourtant oublier tous ces bonheurs inénarrables. Les marguerites, les dahlias et autres fleurs de notre petit jardin. Les fruits cueillis directement dans l'arbre pour tuer notre faim. Les poupées de paille ou les sorcières de tissu qui naissaient de nos mains avec un nom et une histoire. Le ciel, les nuages, les étoiles – signes de l'infini que ma mère et ma tante nous ont enseigné à voir et à sentir.

De cette attention à la vie qu'elles nous ont apprise m'est resté l'habitude de chercher l'âme, l'intime des

choses. De recueillir les restes, les morceaux, les vestiges, car je crois que l'écriture – tout du moins pour moi – est le désir prétextuel de coucher le vécu. D'éterniser l'éphémère...

En ce sens, et bien que le paysage extérieur se soit profondément transformé, ce que ma mémoire a écrit en moi et sur moi, les souvenirs, même effilochés, survivent.

Dans la tentative de retisser cette trame déchirée par le temps, j'écris. J'écris même si je sais que je poursuis peut-être une ombre, un fantôme.

Comme la mémoire est aussi victime de l'oubli, j'invente. J'invente. Dans ce laci, j'imagine, je crée mes personnages. J'ai inventé et confondu Ponciá Vicêncio dans les dédales de ma mémoire. J'ai utilisé l'image d'une vieille Noire, Rita, que j'avais rencontrée un jour. Peut-être est-ce de là que viennent Anna et Davenga ? Qui sait si Davenga n'est pas le cousin du Noir Alirio¹ ?

Puisque j'évoque ces ruelles de la mémoire... Je suis retournée ce matin dans ma rue, la rue Albita – qui n'a plus rien à voir avec celle du temps d'avant. Je n'y ai reconnu que la terre. Oui, la terre, la poussière, le monsticule sur lequel se tenait le marché Cruzeiro, au fond de la rue. J'ai remarqué que le bâtiment en dur avait conservé à sa base une partie non cimentée.

Quelque part dans cet espace, mon cordon ombilical est enterré.

1 Personnages des romans de l'auteur.

J'ai discrètement caressé le sol et j'ai ramassé une poignée de terre. J'ai eu une envie folle de la porter à la bouche. C'était ici que ma mère dessinait le soleil pour l'appeler à la terre, quand le temps était chargé de pluie et que nos gamelles étaient vidées.

Plus bas, se trouve la sculpture de deux hommes. Ils ont les bras ouverts, en suspens, le geste large, semblant avancer droit devant. J'ai pensé : encore quelques pas et ils arriveront au robinet public où nous prenions l'eau, et où les lavandières, comme ma mère et ma tante, battaient le linge.

Cette sculpture, qui n'a pas été dressée en mémoire des aïeux ni des premiers habitants du quartier, s'appelle *Optimisme*. Je ne sais pourquoi, j'ai pensé à nos morts, à tous ceux qui ont vécu ici. Et j'ai remercié la vie pour ce que je vivais actuellement. Cette statue ne me plaisait pas mais aiguisait ma curiosité. Pour quelle raison avait-elle été dressée là ? Pourquoi ce titre, *Optimisme* ? D'autres noms me vinrent à l'esprit. L'un d'eux revint avec insistance : Résistance, Résistance, Résistance...

J'écris. Je témoigne. Un témoignage où les images se mêlent, un moi-maintenant tirant un moi-petite fille dans les rues de Belo Horizonte. Et comme l'écriture et le vécu se (con)fondent, je poursuis cet écrit-vécu en me rappelant ces lignes rédigées récemment :

« L'œil du soleil tapait sur les vêtements étendus sur la corde à linge et maman souriait, heureuse. Des gouttes d'eau aspergeant ma vie-petite fille se balançaient dans

le vent et faisaient de petites larmes sur les draps. Des petits cailloux bleus, des morceaux d'indigo, des lambeaux de nuages solitaires tombés du ciel étaient dispersés autour des bassines et des cuves de lavage. Tout cela provoquait en moi une grande émotion.

La poésie m'habitait, et je ne le savais pas. »

CONCEIÇÃO EVARISTO
BELO HORIZONTE, MAI 2009